ПЛОВДИВСКИ УНИВЕРСИТЕТ „ПАИСИЙ ХИЛЕНДАРСКИ“ – БЪЛГАРИЯ
НАУЧНИ ТРУДОВЕ, ТОМ 63, КН. 1, СБ. В, 2025 – ФИЛОЛОГИЯ,
PAISII HILENDARSKI UNIVERSITY OF PLOVDIV – BULGARIA
RESEARCH PAPERS, VOL. 63, BOOK 1, PART C, 2025 – LANGUAGES AND LITERATURE

DOI 10.69085/ntf2026c332

ASPECTS DU BOUDDHISME ZEN DANS LE RECITS DE VOYAGE *CHRONIQUE JAPONAISE* DE NICOLAS BOUVIER

Radostina Lilova
Université de Plovdiv Païssii Hilendarski

ASPECTS OF ZEN BUDDHISM IN NICOLAS BOUVIER'S TRAVEL WRITING *THE JAPANESE CHRONICLES*

Radostina Lilova
Paissi Hilendarski University of Plovdiv

rlilova@uni-plovdiv.bg

This paper explores Nicolas Bouvier's travelogue *Chronique japonaise* (*The Japanese Chronicles*, first published in 1967 under the name of *Japan*) where he presents a profound study of Japan and the experience of his travel journeys there. In particular, the paper discusses the aspects of Zen Buddhism in the book, the ways in which Bouvier has embraced its principles and how he has been influenced by them, even subconsciously.

Key words: travel literature, 20th century, Nicolas Bouvier, *The Japanese Chronicles*, Zen Buddhism

Dans la présente contribution nous nous intéressons au récit de voyage de Nicolas Bouvier *Chronique japonaise* (1989), premièrement publié en 1967 sous le titre *Japon*. Il s'agit de se focaliser sur les aspects et les principes du bouddhisme zen dans cette œuvre. Notre objectif est d'interroger la manière dont l'auteur a apprivoisé ces principes et la façon dont il a été influencé par eux – consciemment et inconsciemment. Nous allons tracer premièrement les voyages de Nicolas Bouvier au Japon et l'œuvre *Chronique japonaise* (1989). Ensuite nous nous concentrerons sur le bouddhisme zen, ses principes et leur influence sur l'auteur, afin de montrer comment Bouvier les a adoptés dans l'écriture de ses œuvres et dans son quotidien.

Voyages de Nicolas Bouvier au Japon et *Chronique japonaise* (1989)

Bouvier a effectué quatre voyages au Japon : « le premier Japon » en 1955-1956, « le deuxième Japon » en 1964 – 1966, un voyage en 1970 et un dernier séjour du 12 au 27 juin 1997. Avec ces voyages, le Japon représente le pays où il aura le plus longtemps vécu et le seul pays d'Asie dont il a voulu apprendre la langue. Ses trois premiers voyages seront évoqués dans son ouvrage *Chronique japonaise*. [1]

Chronique japonaise apparaît en trois étapes successives : la première version, intitulée *Japon* est publiée en 1967 aux éditions *Rencontre* et résulte d'une commande pour la collection « L'Atlas des voyages », dirigée par Charles-Henri Favrod. La seconde édition est imprimée en 1975 aux éditions *L'Âge d'Homme* sous le titre *Chronique japonaise*. La dernière version qui porte le même titre est publiée en 1989 dans la collection *«* Voyageurs Payot ». L'œuvre reçoit une bonne réception en Suisse où on lui attribue le prix Rambert en 1968.

La version finale est composée de cinq parties : *La lanterne magique,* composé de douze chapitres ; *1956, l'année du Singe*, composé de trois chapitres ; *Le pavillon du Nuage auspicieux,* composé de deux chapitres ; *1965, le village de la Lune* – un chapitre et *L'île sans mémoire*, composé de dix chapitres, en associant deux volets du texte : une fresque historique qui englobe la première partie *La lanterne magique* et qui nous offre « un vaste survol de l'histoire japonaise orchestré en douze chapitres avec les ressources stylistiques du conte » (Salazar-Ferrer Olivier, Yazaki Saeko 2018 : 52), et une série de récits de voyage qui inclut les parties suivantes.

L'écrivain voyageur est fortement fasciné par la culture et l'esprit japonais**,** cette fascination se voit à travers son travail d'écrivain (*Chronique japonaise*, *Le Vide et le Plein – Carnets de Japon (1964 – 1970)*, des articles publiés dans des revues japonaises[2]), de traducteur et d'iconographe, notamment avec son album posthume *Le Japon de Nicolas Bouvier* (2002) qui rassemble ses archives photographiques et des textes inédits. Dans son

[1] Pour les renseignements à propos de *Chronique japonaise* (1989) et la relation entre Bouvier et le Japon, nous avons utilisé l'ouvrage suivant : Salazar-Ferrer Olivier, Yazaki Saeko. (2018). *Chronique japonaise de Nicolas Bouvier*. Bienne : Infolio.

[2] Sylvain Cardonnel, Université Ryukoku, « Le récit par Nicolas Bouvier du voyage de la Suisse au Japon à travers des articles et des photographies parus dans des revues japonaises (1955 – 1956) », Fabula / Les colloques, « Usages de Nicolas Bouvier », URL : https://www.fabula.org/colloques/document4390.php, article mis en ligne le 26 Février 2017, consulté le 10 Septembre 2025.

œuvre viatique, il nous transmet avec précision ses aventures et son quotidien. La forme narrative, accompagnée par la puissance et l'originalité de son style, « fait dialoguer l'expérience du voyageur et l'histoire du Japon » (*Ibid*. : 50). Les gens qu'il rencontre et les situations qu'il vit l'inspirent profondément et changent son état d'esprit d'une manière incroyable qu'on va essayer d'explorer. Pour Bouvier, le Japon a été « une partie déterminante » de son existence et occupe une « place privilégiée dans la constellation de ses voyages en Europe (Italie, Espagne, Belgique, Balkans, Grèce, Turquie, Danemark, Finlande), en Afrique du Nord (Algérie), en Europe du Nord (Irlande et Ecosse), aux Etats-Unis, au Canada et en Asie (*Ibid.* : 12).

Bouvier et la religion

Nicolas Bouvier est né en 1929 au Grand-Lancy, près de Genève. À son époque, à Genève, le Protestantisme régnait, c'était la religion des riches et des intellectuels. Sa mère l'a forcé à aller à l'église jusqu'à ses quinze ans :

> C'était une famille pratiquante. Ma mère avait une foi de roc bien que très tourmentée. Elle s'est toujours farouchement efforcée de mettre la Bible en pratique, ce qui est impossible. Mon père l'accompagnait à l'église par courtoisie. Il n'était pas question que nous ration le culte. On m'a forcé à y aller jusqu'à ce que j'aie quinze ans, que le pasteur soit bon ou mouvais.
>
> (Bouvier 2004 : 1261)

Cela l'a poussé probablement à s'éloigner de la religion qu'on pratiquait dans son milieu. Cependant, il n'était pas détaché de la religion en général :

> Je ne parviens pas à croire que le Christ soit mort pour moi, donc je ne peux pas me dire chrétien. […] Sans être du tout bouddhiste, parce que je n'ai pas mes racines en Extrême-Orient, je me sens proche plus de la pensée bouddhique. Dieu, pour moi, c'est ce que j'appelle la dimension spirituelle.
>
> (Bouvier 2004 : 1262)

Il avait fait d'énormes lectures et l'approche du bouddhisme, la fréquentation de certains bouddhistes très éclairés, l'ambiance de petits temples campagnards au Japon, en Corée, en Chine ou en Thaïlande, lui ont beaucoup apporté. Dans le présent travail, nous examinons comment cette doctrine a influencé l'écrivain voyageur.

Pendant son troisième voyage au Japon, Nicolas et sa femme Eliane séjournent quelques mois au temple de Zuiun-ken (*Temple de la Grande-Vertu)* en 1964, dans un centre d'hébergement destiné aux étrangers – le « Pavillon de l'Auspicieux Nuage ». Il est plongé dans le milieu spirituel du temple mais, comme cela a été déjà rappelé, il ne se considère guère comme pratiquant les principes du bouddhisme zen. Au chapitre XVII de *Chronique japonaise*, entièrement consacré à ce séjour et au Zen, il nous confie :

> Je me suis intéressé à tout autre chose. Je ne suis pas allé m'asseoir en 'lotus', je n'ai pas cherché quelle était la nature profonde du Bouddha. J'ai joui du jardin et regardé grandir mon fils qui chassait les papillons entre les tombes du cimetière voisin […] il était trop petit pour les attraper, mais avec les papillons, c'était bien lui le plus zen de tous : il vivait ; les autres cherchaient à vivre.
>
> (Bouvier 2001 : 165)

Dans le paragraphe suivant il continue : « Je n'ai pas été bien studieux : ce que je sais du Zen aujourd'hui me permet tout juste de mesurer à quel point j'en manque, et combien ce manque et douloureux » (*Ibid.*). Cependant ces déclarations peuvent être réfutées à travers son récit, puisque « il ne s'agit nullement par-là [par « l'étude » du Zen] d'étudier les classiques, mais de plonger dans les mystères de la vie » (Suzuki 2003 : 13), ce que Nicolas Bouvier a bien fait à travers tous ses voyages et qui est l'essence de chaque déplacement. Cela résonne avec l'affirmation de Marc Kobert :

> Nicolas Bouvier, avec son lâcher-prise, aussi vide d'opinions sur le zen qu'une tasse de thé à remplir, est tout à fait capable d'avoir compris *in situ* ce qui est véritablement le zen. Il ne demande rien et il obtient tout.
>
> (Kober 2017 : 9)

« N'ayez pas le désir de devenir un Bouddha […] *Zazen* n'est pas l'apprentissage de la concentration. C'est la porte du bien-être et de la joie » (Brosse 2015 : 15).

Le Zen, c'est « une école du bouddhisme dont la pratique essentielle est *zazen,* la méditation assise, en silence, dans la posture qui fut celle du Bouddha lors de son Éveil, et qu'il enseigna ensuite pendant plus de quarante ans » (Brosse 2015 : 7). Il est « dans son essence, l'art de voir dans la nature de son être ; il indique la voie qui mène de l'esclavage à la liberté » (Suzuki 2003 : 11) et cela pourrait être indiqué aussi comme le but ultime de chaque voyage.

Plusieurs écrivains voyageurs se sont rendus au Japon et ailleurs pour étudier le Zen et traduire des textes bouddhiques. Contrairement à eux, Nicolas Bouvier n'avait jamais pour objectif l'étude de la doctrine bouddhiste. Selon son biographe François Laut[3] il n'a assisté qu'à quelques séances de *zazen* et était loin de s'immerger dans une doctrine spirituelle, comme l'avait fait son compatriote, l'écrivaine voyageuse Ella Maillart (vis-à-vis la doctrine védandiste de Ramana Maharshi) ou bien Alexandra David Néel pendant ses voyages au Tibet (*Voyage d'une Parisienne à Lhassa*, 1927). Quant à Bouvier, il « se contente de son rôle de flâneur émerveillé, attentif aux détails cocasses et savoureux de la vie quotidienne, n'évoquant que de façon très discrète l'architecture, les cérémonies, les temples ou encore l'art des jardins zen de Kyoto (Salazar-Ferrer, Yazaki 2018 : 78). Pendant ses séjours au Japon, seul ou en compagnie, il a visité plusieurs temples bouddhistes qu'il ne décrit pas particulièrement à la différence des autres écrivains voyageurs européens qui ont visité le Japon. Voici quelques-uns des temples que Nicolas Bouvier a visités : le temple de Horyo-ji, l'un des plus anciens du Japon, fondé en 607 par le prince Shoroku ; le temple de Muro-ji, dans le district de Uda, rattaché à la secte Shingon et datant de l'ère Enryaku (780 – 805), son hall principal (*kondō)* abrite une collection de statues uniques de la période Heian (794 –1185) dont celle de Yakushi Nyorai, le Bouddha guérisseur ; le temple de Hase-dera, à Sakurai, qui relève également du bouddhisme Shingon ; les temples de Ryoan-ji et de Shinju-an à Kyoto fondé en 1491, en l'honneur du prêtre Ikkyu, le grand prêtre du Daitoku-ji ; le temple de Kumano (*Kumano Hongu-taisha),* dans la péninsule de Kii à l'extrême pointe de la région du Kansai.

Le lien entre la doctrine bouddhiste et l'œuvre de Nicolas Bouvier commence à se développer dès son plus grand récit de voyage *L'Usage du monde* (1963), qui « est secrètement irrigué par les premiers contacts de Nicolas par la spiritualité japonaise » (Salazar-Ferrer, Yazaki 2018 : 17). À la fin de ce dernier, influencé par sa lecture des *Essais sur le bouddhisme zen* (1960) de D. T. Suzuki, Bouvier parle de « l'impermanence de l'existence », de « la plénitude vécue », du « vide qu'on porte en soi », de « l'insuffisance centrale de l'âme » tout ce qui est propre au zen. L'expérience confiée dans la conclusion de *L'Usage du monde* (1963), est « transitoire comme *la vie flottante* » (*Ibid.*). On y observe « une reprise de ce thème bouddhiste » (*Ibid.* :18) et le motif « de la transparence du monde dévoilé par l'usure du moi, voire par son effondrement » (*Ibid.* : 19) que l'écrivain voyageur reprend dans *Chronique Japonaise*. Pendant ses séjours au Japon

[3] Laut, F. (2008). *Nicolas Bouvier : L'œil qui écrit*. Payot.

il adopte « ce qui s'apparent à une attitude zen » (*Ibid.* : 21). Le rejet du dogme bouddhique et son éloge du « non-savoir » lui ont permis, paradoxalement, de saisir son essence, puisque « le zen ne relève pas de l'analyse logique ou de l'intellect, il faut qu'il soit directement et personnellement expérimenté par chacun de nous au plus profond de son esprit » (Suzuki 2003 : 24).



Fig. 1. *Temple près de Kyoto, octobre 1964. (Bouvier 2002 : 68)*

***Zazengi* (les principes du *zazen*)**

Vivre dans l'instant présent – c'est un des principes du bouddhisme zen principaux et Nicolas Bouvier l'a parfaitement adopté dans tous ses voyages. Pendant ses déplacements Bouvier éprouve « une fascination pour le flux et le discontinu des évènements » (Salazar-Ferrer Olivier, Yazaki Saeko 2018 : 37). Partir ignorant où la route va le mener et où il va dormir la nuit prochaine, observer les gens dans la rue, n'avoir de l'argent que pour son repas suivant, rencontrer de nouvelles personnes chaque jour sans savoir s'il les reverra le lendemain – tout cela c'est vivre dans l'instant présent.

Le Zen en tant que *shikantaza « être assis sans rien faire »* (Dôgen, maître japonais du XIIIe siècle) : « C'est-à-dire sans penser à rien et surtout pas à l'Éveil (désigné en sanscrit par le mot *bodhi,* qui signifie la parfaite

connaissance, la compréhension ultime » (Brosse 2015 : 13). Nicolas Bouvier affirme de ne pas avoir cherché l'Éveil. À plusieurs reprises dans son récit il reste immobile, après avoir été trop mobile. Son travail de photographe peut en témoigner, comme dans l'épisode du « mur théâtre » au chapitre XVI quand il décide de prendre en photos les passants devant un mur, quelque chose qui reste inaperçue du reste des habitants :

> Je m'étais assis pour me reposer sur une poubelle fermée et, relevant les yeux, je l'ai vu : un long mur de béton […] Sur toute la longueur du 'décor', le trottoir providentiellement surélevé formait une sorte de scène, et tous ceux qui y passaient étaient bon gré mal gré transformés en 'caractères', amplifiés comme un écho, projetés dans le comique ou dans l'imaginaire.
>
> (Bouvier 2001 : 145)

Nicolas Bouvier perçoit la magie qui émane de ce mur. Cela correspond parfaitement au principe de ***shikantaza*** : « Entre les trous de coffrage et quelques graffiti indécis, une main enfantine mais résolue avait écrit *baka* (imbécile). Je l'ai pris pour moi : j'avais dû passer cent fois-là devant sans rien voir » (*Ibid.* : 146).

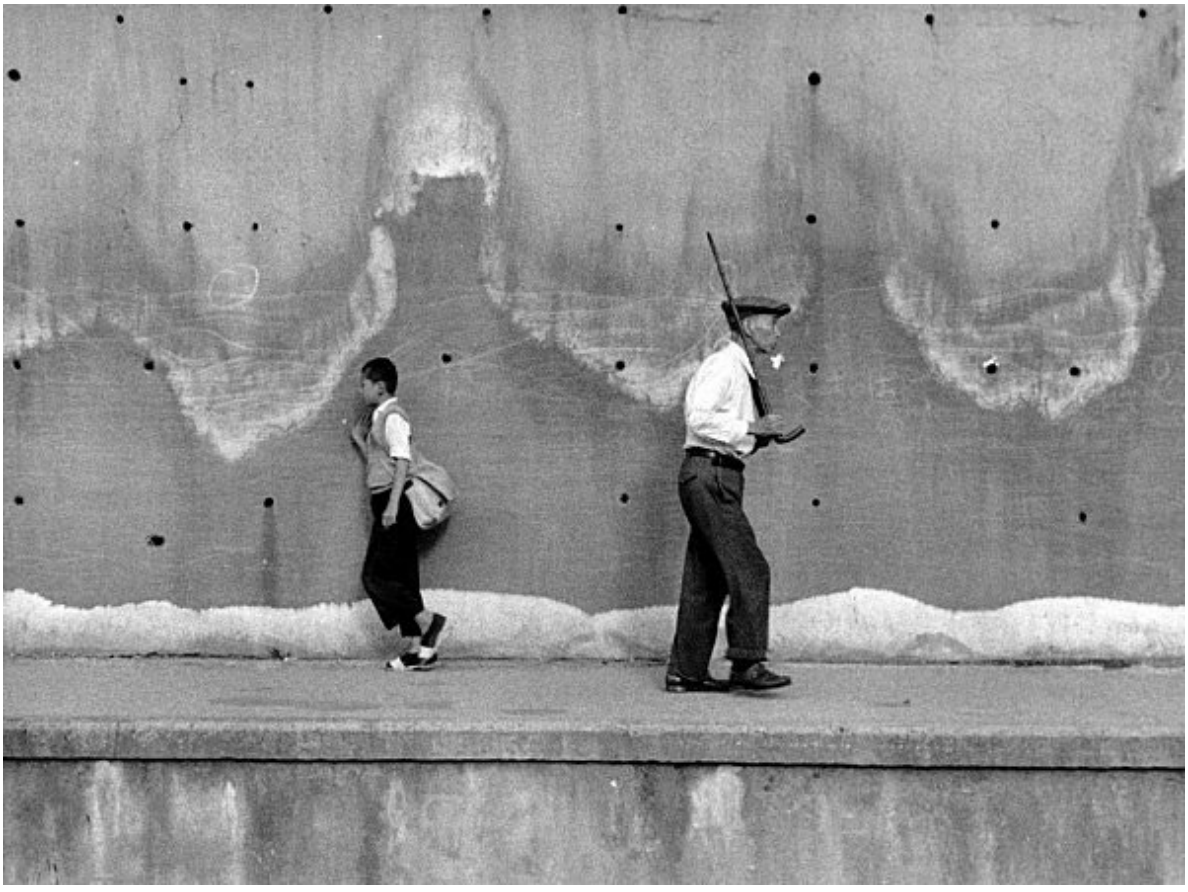


Fig. 2. *Le mur, quartier d'Araki-chô, 1956 (Bouvier 2002 : 37)*

Le dernier ouvrage de Bouvier, consacré au pays du soleil levant, Le *Japon de Nicolas Bouvier,* paru de manière posthume en 2002 aux éditions Hoëbeke, regroupe un bon nombre de photographies de l'auteur (voir Fig. 1 et Fig. 2), surtout des portraits et des écrits inédits et se déclare comme un éloge au regard zen : « son travail photographique révélait le même regard capable de contempler, sans préjugé, les choses qui n'ont pas besoin ou qui ne revendiquent pas d'être davantage qu'elles ne sont » (Salazar-Ferrer, Yazaki 2018 : 20). Florian Steiner, un photographe avec lequel l'écrivain voyageur a partagé une partie de son voyage au Japon jusqu'à Hokkaido, dit à propos de Bouvier : « Nicolas m'a *fait prendre conscience* de l'homme, il avait beaucoup voyagé. […] Ses photographies ? Comment dire… Elles contenaient toujours un vide central, une sorte de tourbillon […] » (*Ibid.* : 16).

Le vide (*Kū* en japonais*)* est un motif central dans la tradition bouddhique et ce motif est souvent présent dans l'œuvre et dans l'être de Nicolas Bouvier. Un de ses ouvrages consacrés au Japon est même intitulé *Le Vide et le Plein – Carnets de Japon (1964 – 1970).* C'est un véritable journal intime et le zen y est présenté comme « un vaccin bouddhique tiré du Tao contre un mal – ou un effet second – né du bouddhisme. » (*Ibid.* : 71). On y retrouve la valeur d'exorcisme de l'œuvre de Bouvier, un thème ressurgissant qu'on voit aussi dans *Le poisson-scorpion* – un récit de voyage qui relate son sombre séjour à Ceylan.

Le principe de l'*observation* du bouddhisme zen – *kan*

Selon la typologie des voyageurs, élaborée par Tzvetan Todorov, qui repose sur « les formes d'interaction dans lesquelles ils [les écrivains voyageurs] entrent au cours de leurs voyages » (Todorov, 1989 : 452), il y a dix types de voyageurs : *l'assimilateur, le profiteur, le touriste, l'impressionniste, l'assimilé, l'exote, l'exilé, l'allégoriste, le désabusé* et *le philosophe*. Bouvier est un voyageur philosophe, qui « pourrait unir les caractéristiques de l'impressionniste, de l'allégoriste et de l'exilé. Il observe les « différences » entre les individus pour en découvrir les « propriétés ». Le philosophe comme type de voyageur est « universaliste » : les connaissances qu'il cumule durant le voyage lui permettent de « juger » (Timénova-Koen, 2012 : 143 – 144). La caractéristique de l'écrivain voyageur « philosophe » d' « observer les différences » (Todorov, 1989 : 462) fait écho à un autre principe zen – celui de **l'*observation*** *(kan* en japonais). Un des types d'observation, c'est ***l'observation relative*** qui consiste à « contrôler et réfréner ses mouvements d'humeur en faisant apparaître l'esprit de compassion qui se manifeste par ***l'abandon de l'égo*** ; la réaction n'est plus

alors mouvement exaspéré, mais compréhension et ouverture vers autrui » (Deshimaru 1985 : 21). Le travail photographique et l'écriture de Bouvier reflètent parfaitement ce principe. Il y montre une ouverture exceptionnelle vers autrui, il accepte les différences sans juger, puisque « l'éthique existentielle que le voyage présuppose est celle d'un abandon des certitudes, une mise entre parenthèses du narcissisme qui sous-tend le discours idéologique de la possession » (Salazar-Ferrer, Yazaki 2018 : 30).

La poétique du *moins* chez Nicolas Bouvier

Selon le témoignage d'Alain Villeminot, Nicolas Bouvier « emporte dans son sac à dos de l'infanterie japonaise une dizaine de pellicules, une petite cafetière italienne, un réveille matin et une chemise de l'armée suisse » (*Idem.* : 32). Cela prouve comment la poétique du *moins* est imprégnée dans son existence. Selon Bouvier « le bagage matériel et mental s'affine et s'amenuise sans qu'on y soit pour rien. Les accessoires inutiles – dérobés ou perdus – s'envolent avec les pédanteries de la certitude et les syllogismes consolateurs. Au terme du traitement, le voyageur a pratiquement disparu » (Bouvier, 2004 : 1055).

Dans un entretien consacré à la publication du livre de Lorenzo Pestelli *Le long été* (1970), Bouvier dit : « l'ego en reprend un bon coup quand on voyage, et chaque fois on revient avec quelques plumes de moins » (Entretien avec Nicolas, 23 mars 1972, La voix au chapitre, RTS). Quant à Pestelli, un autre écrivain voyageur suisse, ami de Nicolas Bouvier, lui, il séjourne à Kyoto également lors du deuxième voyage de Nicolas au Japon au début de 1966. Dans son récit de voyage, Lorenzo présente une expérience différente mais néanmoins similaire à celle de Nicolas, avec des repères provenant de la tradition bouddhique : « une expérience du dépouillement et de la destruction des illusions, proche de l'usure décrite par Nicolas Bouvier » (*Idem*. :19).

Bouvier finit *Chronique japonaise* (1989) avec la phrase suivante : « […] derrière ces retranchements, certificats et barbacanes, une liberté cristalline, une leçon de tout et de rien que j'ai très mal reçue. Il est temps que je reprenne mon sac pour aller vivre ailleurs » (Bouvier, 2001 : 256). En conclusion, nous pouvons affirmer que l'application des principes du bouddhisme zen à l'œuvre de Nicolas Bouvier, et en particulier à *Chronique japonaise* (1989), est non seulement possible mais très pertinente, car le Zen et ses valeurs imprègnent profondément la culture et la société japonaises que Bouvier observe et vit. Ces valeurs influencent l'écrivain voyageur d'une façon incroyable et les recherches qu'on a faites peuvent être

appliquées à ses autres récits de voyage. Finissons avec les mots qu'on trouve sur la quatrième de couverture de *Chronique japonaise* (2001, Petite Bibliothèque Payot/Voyageurs) : « Voici donc ces textes sur le Japon : là où d'autres convoquent une bibliothèque entière pour se donner des airs de penseur zen, l'écrivain voyageur sait nous livrer en une ligne le pur diamant d'une sensation » (André Velter, Le Monde, quatrième de couverture de *Chronique japonaise*, 2001).

RÉFÉRENCES

Bouvier 2001 : Bouvier, N. *Chronique japonaise*. Paris : Petite Bibliothèque Payot/Voyageurs, 2001.

Bouvier 2002 : Bouvier, N. *Le Japon de Nicolas Bouvier*. Paris : Éditions Hoëbeke, 2002.

Bouvier 2004a : Bouvier, N. *Le Vide et le Plein. Carnets du Japon 1964 – 1970*. Paris : Editions Hoëbeke, 2004.

Bouvier 2004b : Bouvier, N. Réflexions sur l'espace et l'écriture // *Œuvres*. Paris : Gallimard, 2004, 1053 – 1062.

Bouvier 2004c : Bouvier, N. Routes et déroutes // *Œuvres*. Paris : Gallimard, 2004, 1251 – 1303.

Brosse 2015 : Brosse, J. *L'univers du zen, Histoire, spiritualité et civilisation*. Paris : Albin Michel, 2015.

Deshimaru 1985 : Deshimaru, T. *Zen et vie quotidienne : la pratique de la concentration*. Paris : Albin Michel, 1985.

Kober 2017 : Kober, M. L'altérité chez Nicolas Bouvier. Une lecture de Bouvier à partir de quelques remarques d'Edward W. Said // *Fabula / Les colloques, Usages de Nicolas Bouvier*. http://www.fabula.org/colloques/document4401.php (consulté le 05 novembre 2025).

Salazar-Ferrer, Yazaki 2018 : Salazar-Ferrer, O., Yazaki, S. *Chronique japonaise de Nicolas Bouvier*. Bienne : Infolio, 2018.

Suzuki 2003 : Suzuki, D. T. *Essais sur le bouddhisme zen*. Paris : Albin Michel, 2003.

Timénova-Koen 2019 : Timénova-Koen, M. Le dialogue des cultures et des langues à travers l'expérience du voyage : Chronique japonaise de Nicolas Bouvier // *Научни трудове. Пловдив*, том 57, кн. 1, сб. Б, Пловдив: УИ „Паисий Хилендарски", 2019, 148 – 158.

Todorov 1989 : Todorov, T. *Nous et les autres*. Paris : Éditions du Seuil, 1989.